

La Nouvelle algérienne

“ L'on n'y affronte ni longueur parfois éreintante du récit, ni descriptions redoutables, ni toutes ces démonstrations de savoir-faire dont certains auteurs nous gratifient par étourderie, parce que là, impossible, ils n'ont pas le temps. Et c'est dans cette concision qu'éclate l'art du graveur, du parfumeur ou du joaillier, ou celui du maître verrier qui, à l'intérieur de ses sulfures, nous semble avoir réuni sans les y emprisonner, dans la petitesse des parois de verre, l'océan et ses mille bateaux ivres. ”

Dominique Le Boucher¹

Dans la jeune littérature qu'est la littérature algérienne francophone – elle s'affirme essentiellement dans le premier quart du XX^e siècle – la nouvelle a été très vite un genre très prisé, particulièrement depuis l'accès à l'indépendance du pays en 1962. Les raisons de l'attrance de jeunes écrivains ou de moins jeunes pour ce genre sont multiples.

La première raison, me semble-t-il, est liée au contexte culturel algérien. Rarement coupés des racines populaires de leurs cultures, les Algériens ont le goût du conte inoculé dès l'enfance par une pratique familiale ou parfois plus collective de groupe qui a imprimé dans leur sensibilité artistique une attrance pour le récit court, concentré dramatiquement et délivrant, en un court instant, une vision du monde facilement intégrable dans le parcours du quotidien. Le revers de la médaille se fait sentir très tôt dans les nouvelles algériennes : elles prennent au conte son dénouement clos, sa morale sous-jacente et ne sont pas aussi libres, qu'une définition plus universelle du genre le conçoit, vis-à-vis de la doxa. Pour le dire brièvement : les auteurs de nouvelles ont tendance à se substituer au conteur pour transmettre à leur groupe une morale qu'ils ont “ bricolée ” individuellement. On sait que le conte, quant à lui, se fait plutôt le réceptacle d'une morale commune transmise par plusieurs générations. Ainsi on a souvent lié le côté moralisateur et conventionnel des nouvelles algériennes à la fameuse “ pensée unique ” qui a sévi depuis 1962 – précédée, faut-il le rappeler par une pensée coloniale pas particulièrement ouverte et plurielle... – alors qu'à mon sens, elle venait plus de ce geste mimétique par rapport au conte, ancré dans l'imaginaire symbolique du pays. Cette incrustation du conte est palpable dans l'écriture même de nombreuses nouvelles d'aujourd'hui et lui donne ce rythme si particulier de la narration ancienne ; palpable dans les nouvelles déjà lues d'Albert Bensoussan, de Fatna Gourari par exemple.

La seconde raison est plus habituelle : l'indépendance est un événement qui permet l'éclosion d'une presse nationale où les Algériens se sentent légitimés à prendre la plume : nombreux alors sont celles et ceux qui prennent la plume – et il suffit pour s'en convaincre de lire les quotidiens et surtout les hebdomadaires de 1962 à 1995 pour le constater – pour raconter un épisode, un fait, une émotion qui leur tiennent à cœur.

La troisième raison s'explique par deux des caractéristiques essentielles du genre : sa narrativité et sa brièveté. Raconter, on aime... ! Raconter, on sait... ! ce “ petit ” genre est alors le moule rêvé pour enchâsser son désir d'écrire sans se lancer dans l'aventure angoissante du roman. La brièveté a les mêmes vertus mais, dans son usage, pas toujours les mêmes résultats qu'avec les grands maîtres de la nouvelle que sont Maupassant (un des

auteurs préférés des étudiants de lettres en Algérie), Mérimée (auteur “ scolaire ” s’il en est, à partir duquel bon nombre de collégiens et de lycéens ont complété leur apprentissage de cette langue étrangère qu’était le français) ou avec les maîtres du genre que sont, dans la littérature algérienne, Mouloud Feraoun et Mohammed Dib par exemple.

Une dernière raison et non des moindres dans un pays qui, depuis pratiquement deux siècles vit de bouleversements en ruptures et de ruptures en émeutes et révoltes : la nouvelle – comme le court essai ou le poème — permet à celui que démange le désir d’écrire, de se livrer à cette activité artistique sans s’y consacrer totalement. Il est certain que jamais la littérature algérienne francophone n’a eu le temps de vivre en toute sérénité ses temps de création et a été le plus souvent acculée à réagir rapidement, à dire et à écrire dans l’instant et dans l’émotion. Nul doute que la nouvelle se prêtait à cette pression de l’Histoire. Sans sous-entendre aucune écriture hâtive, c’est ainsi qu’on a pu lire des nouvelles de Fatima Gallaire, de Leïla Sebbar, de Zineb Labidi, de Nourredine Saadi et de Salim Bachi, chacun-e y imprimant sa touche personnelle, son style.

Compagne de l’actualité, initiatrice d’écriture, cousine du conte, la nouvelle ne pouvait qu’avoir de beaux jours en Algérie. Elle en a eu et elle en a comme le montre le recueil proposé dans cet ouvrage mais comme le montrent aussi les différentes étapes de son épanouissement de 1962 à aujourd’hui.

A cette date l’édition nationale se met en place et elle le fait dans un contexte de monopole d’état qui ne va pas faciliter l’édition d’une littérature de qualité. Quelques rescapés(e) parviendront à se faufiler entre les mailles du filet mais la plupart des écrivains qui comptent publient ailleurs, en France en particulier. Ceux qui n’ont ni l’antériorité, ni le talent, ni les circuits ou réseaux qu’il faut, ont les colonnes de la presse nationale qui s’ouvrent à eux : le dépouillement systématique – pour ceux qui n’ont pas été les lecteurs de cette presse alors, car, eux se souviennent — montre que rares sont les numéros d’*Alger Républicain*, de *Chaab*, du *Peuple*, de *Révolution Africaine*, de *La République d’Oran*, d’*Algérie Actualité*, d’*El Djezaïria*, de *L’Actualité de l’émigration*², qui n’intègrent pas dans sa maquette une ou parfois deux nouvelles. Que le thème dominant soit celui de la guerre de libération nationale — appelée de ce côté-ci de la Méditerranée, guerre d’Algérie — n’est pas étonnant étant donné le traumatisme profond vécu par les habitants du pays comme dans toute guerre violente et longue. Dans les années 70, quelques recueils sont publiés à la SNED dont l’ENAL et l’ENAG¹ prendront ensuite le relais. Plus passionnants à découvrir comme regards sur la société algérienne de la période coloniale et de la post-indépendance que sur un plan strictement esthétique (les modèles d’écriture viennent en droite ligne de l’école dans sa version la plus codifiée), ces textes sont une mine à cet égard. Ailleurs, Mohammed Dib ou Assia Djebar vont publier des recueils qui font date. Dans les années 80 où l’état du monologisme ambiant se desserre, une recrudescence de publications se fait sentir. Des auteurs qui percent par la publication dans d’autres genres, éditent dans la presse des nouvelles comme Yamina Mechakra, Hawa Djabali, Tahar Djaout ou Anouar Benmalek. Et il en aurait bien d’autres à citer qui sont mieux connus comme Aziz Chouaki, Abdelkader Dejmâï ou Maïssa Bey. Les années 90, celles qu’on nomme désespoir ou “ des espoirs ” voient un grand nombre d’Algériens prendre la plume et la nouvelle est la petite reine du hit-parade des genres. Il n’est, pour s’en convaincre, que de feuilleter la revue *Algérie Littérature/Action* éditée à Paris depuis 1996 puis ensuite à Alger. C’est dans cette revue que certain-e-s des écrivain-e-s que nous allons lire, ont fait leurs premiers pas éditoriaux. Pour ces années 2000 qui commencent, il n’est que de voir le catalogue des éditions Barzakh, édition en pointe à Alger qui, après Marsa éditions, se consacre elle aussi à la littérature, pour voir que la nouvelle n’est pas sur son déclin.

Un dernier mot pour les écrivains de “l’autre” Algérie ou de l’Algérie autre, représentés aussi dans ce recueil : qu’ils soient originaires d’Algérie par des communautés qui ont quitté le pays au moment de l’indépendance, qu’ils lui soient liés par la naissance de parents “émigrés” (avec toutes les gammes possibles du mot), ou qu’ils aient choisi l’exil, la nouvelle est souvent un genre qui a été l’écrin de leur mémoire, d’une nostalgie heureuse ou tragique, d’une approche en sympathie des événements au pays. Une littérature ne se définissant pas en termes juridiques mais en termes de patrimoine, de références et d’implication dans l’Histoire proche ou lointaine du pays, ils sont toutes et tous partie de cette imaginaire algérien qui nous introduit, par le biais de leurs sensibilités singulières, à un peu de compréhension et de communion avec une réalité complexe et déroutante.

Christiane Chaulet Achour
Paris, octobre 2002

¹ - “L’art de la nouvelle” dans *Algérie Littérature/Action*, n°39-40, mars-avril 2000, p. 160.

² – Titre de quotidiens ou d’hebdomadaires qui, de 1962 à 1990 (multiplication alors de titres avec suspension du monopole d’état) ont nourri la lecture de presse des Algériens.

ⁱ - SNED : Société Nationale d’édition et de diffusion – ENAL : Entreprise Algérienne du livre – ENAG : Entreprise Nationale des Arts Graphiques.